

## Une invitation au voyage

Pendant les années 60, les rêves de voyage habitaient, ou au moins effleuraient certainement plus d'un jeune. Après le si rude après-guerre, s'ouvrit un temps d'amélioration matérielle et d'espérance où la curiosité intellectuelle était stimulée par les techniques modernes. La télévision n'était pas encore dans toutes les demeures, mais le cinéma, entre deux films, montrait parfois d'étonnants reportages aux gamins qui, lorsqu'ils n'avaient pas le sou, s'y faufilaient en resquillant. Alors le monde semblait tout à la fois plein d'inconnu et presque à portée de la main. Nombre de parties du monde n'avaient pas encore été vraiment explorées par l'homme blanc, comme la plus grande partie de la forêt vierge amazonienne qui, aujourd'hui, de plus en plus disparaît dans les incendies du fric qui commençaient pourtant déjà leurs ravages dans les années 60. Parallèlement, le développement des moyens de transport était comme une invitation au voyage.

Mais si beaucoup ont caressé l'idée de ces lointains dont des échos des événements majeurs leur parvenaient par radio et journaux, quasiment tous, devant les obstacles qu'il eût fallu surmonter, ont renoncé à rien tenter avant même d'y avoir réellement réfléchi. Étudiant en philosophie de 23 ans, Henri Vial, lui, quoique sans quasiment d'argent mais avec un courage très rare, a concrétisé ses rêves et fait le tour du monde, ou à peu près. *Du Mexique au Brésil au temps des dictateurs et du dollar* donne des aperçus très intéressants de ce qu'il découvrit en Amérique Latine - Henri Vial y a traversé plus d'une dizaine de pays - et de ses incontestables qualités de plume et d'analyse. Parti à la rencontre de peuples géographiquement très éloignés, il porte sur eux un regard plein de vraie attention et d'empathie. Pour autant, les Amérindiens qu'il approche ainsi ne s'ouvrent pas systématiquement. Ainsi, dans la lettre du 6 janvier 1968 envoyée de Bogota à ses proches, Henri Vial écrit-il : "Les trois derniers jours que je viens de passer dans une riche famille péruvienne sont un échec absolu : nous ne sommes pas arrivés à créer des liens de conversation, des liens d'amitié." En général, toutefois, les rapports ne sont pas si superficiels, et lorsqu'il n'y a pas d'échange à proprement parler, Henri Vial fait par contre preuve d'une compréhension profonde par l'observation et la participation fraternelle à des événements divers, des fêtes aux manifestations politiques ou religieuses. Quoique Henri Vial soit un étranger, les Amérindiens, en ces moments, laissent transparaître un peu de leur vitalité intérieure, des petits pans des secrets de leurs habitudes. Ou bien la façon dont ils surnomment Henri Vial - "Debray", "le Guérillero", ou même "le Che" - parle de l'Histoire en train de se faire ou à peine finie. Les années 60 sont en effet celles de la révolution cubaine dont Che Guevara, qui devint ensuite un ministre du gouvernement cubain, fut une figure majeure. Che Guevara s'en alla ensuite porter sa foi révolutionnaire dans d'autres pays, au Congo d'abord, puis en Colombie. Toute l'Amérique Latine, alors, le monde entier, même, bruit des dits et faits de Che Guevara. Lorsqu'il pénètre en Bolivie seulement trois mois après que le Che y eut été assassiné, Henri Vial est regardé comme un guérillero potentiel : sa barbe et son sac à dos le font ressembler au Che, et le fait qu'il soit français ravive le souvenir de Régis Debray. Et cela suffit à le faire incarcérer ! Aussitôt, en France, un Comité de soutien se forme pour obtenir qu'élu, dont le Président de la République, et médias se préoccupent assez de son sort pour obtenir sa libération, qui advient au bout de plus d'un mois.

Les textes de *Du Mexique au Brésil au temps des dictateurs et du dollar*, réunis non par l'auteur lui-même, décédé très prématurément, mais par sa sœur, l'écrivaine Monique

Romagny-Vial, sont des plus variés puisqu'ils vont d'articles profondément sentis, ou, alimentaires, passés à l'estompe de l'euphémisme, à des lettres adressées à des proches, en passant par des textes faits juste pour soi, ou, même, à une forme d'auto fiction - "Notre Dame de Guadalupe" - qui n'en témoigne pas moins, de manière saisissante, d'aspects très méconnus de la vie de Mexico. Si dans "Panama : indolence et dollars", Henri Vial n'évoque que très allusivement et peu son propre vécu au profit d'analyses d'une remarquable finesse, ce vécu et ce ressenti sont au contraire très importants dans "Notre Dame de Guadalupe".

En ce dernier cas, pourtant, rien de commun avec les touristes à "selfies" d'aujourd'hui qui, à se prendre en photo dans toutes les positions inimaginables devant les monuments, semblent presque oublier l'existence de ceux-ci, et davantage chercher à fixer la preuve de leur propre existence, la preuve qu'ils se sont bien trouvés en tel lieu tel jour, que s'intéresser véritablement à ces endroits. Henri Vial ne fait pas ce type d'autoportrait par écrit. Il raconte les duretés d'un voyage fait avec insuffisamment d'argent, à devoir, parfois, dormir dehors sous une pluie battante, ou bien, ainsi qu'il l'évoque dans l'article "Escale en Colombie", à être contraint de vendre son sang pour gagner quelque argent. Il raconte aussi les fluctuations de son âme dans de telles conditions parce que, bien sûr, qu'à ne pas avoir assez d'argent pour vivre décemment, il regrette par moments d'avoir entrepris ce voyage et de n'être pas resté à l'abri près des siens, en France, tout en étant conscient que s'il était resté en France, loin de savourer son bien-être, il n'aurait eu d'autre aspiration que de voyager au loin. D'ailleurs, dès que ses conditions de vie redeviennent à peu près vivables, il se coule dans la foule des indigènes pour ressentir profondément, avec sa sensibilité autant qu'avec son intelligence, la foi ardente qui les porte en pèlerinage à Notre- Dame de Guadalupe.

La diversité des sujets va de pair avec celle des différents genres de textes, et, bien sûr, avec celle, aussi, des pays parcourus. Évidemment, l'épisode bolivien est dominé par les multiples aspects de la dictature au quotidien, du discours du général-président Barrientos à La Paz au long emprisonnement à Riberalta avec des criminels libérés bien avant lui qui n'a commis aucun délit ni crime - dans toute son injustice, la "justice" d'une dictature -, en passant par ses rencontres avec des Boliviens qui le traitent d'une façon amicale, qui surtout lui fournissent l'explication de l'échec du Che en Bolivie : "Nous n'accepterons jamais une révolution faite par des étrangers, par les communistes", le "nationalisme farouche" et le "catholicisme exacerbé" dominant les mentalités.

Dans "Le Christianisme douteux d'Amérique Latine" - "J'ai vu le Christ en Cadillac" -, Henri Vial s'attache à un autre aspect de l'Amérique Latine qui, d'une certaine façon, est part intégrante de la politique. Avec beaucoup de perspicacité, il distingue aussi tout ce qui se mêle de croyances antérieures à l'arrivée des Européens à ce christianisme.

Ainsi que l'écrit en introduction Monique Romagny-Vial, son frère Henri, dans "Guérilla et voyage" qui évoque le Panama, le Guatemala, le Venezuela, l'Équateur, la Colombie, la Bolivie, le Brésil, se montre "un observateur qui, loin de cheminer dans les brousses d'Amérique du Sud avec l'œil d'un anthropologue hors époque, encore moins d'un touriste en mal de couleur locale, s'associe aux manifestations contre les dictateurs aux ordres de la CIA, rend compte de la misère, de l'obscurantisme et de l'anticommunisme omniprésents dans des pays où il côtoie le peuple plutôt que ce que l'on a coutume aujourd'hui d'appeler abusivement "l'élite". L'oppression subie par le

peuple est bien manifeste dans le témoignage d'Henri Vial, y compris dans les incidents qui émaillent son parcours.

Ainsi, à l'orée de Guatemala - Ciudad, la capitale du Guatemala.

« J'allais dormir à l'orée de la ville. Je sommeillais tranquillement dans mon sac de couchage, lorsque je sentis que l'on me frappait à l'épaule.

"Qu'est-ce qu'il y a ?" Il y a que quatre mitraillettes me visent, deux jeeps de l'armée quelques mètres plus loin. Un officier me demande : quelle est votre mission ? - Aucune, je suis touriste. Il est défendu de dormir à la belle étoile ? Je ne savais pas, je m'en vais. Cette fois, je prends les devants, je plie bagage avant que l'officier et ses hommes ne s'avisent de m'emmener. Je saluais la compagnie et m'installais un peu plus loin. Mais je ne dormis presque pas de la nuit, car les détonations que j'entendais dans un lointain assez proche n'avaient rien de fusées de carnaval mais tout d'un échange de coups de feu. »

Neuf mois après le début de son voyage dans les divers pays d'Amérique du Sud, Henri Vial, qui venait de participer, à Rio-de Janeiro, à "un grand rassemblement de protestation", quitte le Brésil dans cet état d'esprit. "Je regagnais la France avec le regret d'avoir assisté à quelque chose qui aurait pu être une émeute, la fin d'un régime militaire, mais qui ne fut que le premier acte d'un Carnaval sanglant."

Plus "souriant" est le texte "À la recherche de l'Ololinhqui, San Balthazar de Guevila" qui conte la recherche d'une plante psychédélique - nous sommes en 1968 - utilisée par les guérisseurs dans le Mexique profond. L'évocation de la vie d'un village, d'une fête, ne manque pas de saveur ni d'intérêt pour le lecteur. Les effets de la plante enfin obtenue s'avéreront, eux, fort décevants.

"L'Amazonie, réalité d'une misère et d'un échec", relate l'histoire de Don Pablo, un Français parti à l'aventure de l'Amazonie, et bloqué depuis des années dans un village par et dans la misère. Portrait émouvant d'un homme qui vit dans ses rêves, faute de pouvoir les concrétiser ou y renoncer.

*Du Mexique au Brésil au temps des dictateurs et du dollar* contient bien d'autres choses encore, comme *Libertad para Morales*, une très belle peinture de Henri Vial qui était également artiste, ou des extraits de poèmes de prison (Rennes, été 1968), Henri Vial, à son retour en France, ayant été incarcéré pour "refus de porter l'habit militaire".

Tout l'esprit d'une époque revit dans ce livre d'une extrême richesse documentaire - par exemple, les précisions, jamais lues ailleurs, que Henri Vial fournit sur le port des très lourdes boucles d'oreilles des Indiens Kuna qui appartiennent au monde panaméen permettent de comprendre enfin comment, bien avant eux, plus au sud, au Pérou, les Mochica ou Muchik, puis les Chimù, et les Incas ont pu eux-mêmes supporter ce type de boucles d'oreilles sans que leur lobes en fussent déchirés.

Mais si les années 60 revivent pleinement dans ces pages - et la part d'idéalisme, de courage et de volonté que portait Henri Vial fait du bien à découvrir ! -, force est aussi de penser que *Du Mexique au Brésil au temps des dictateurs et du dollar* nous parle également de la vie actuelle des peuples de maints pays d'Amérique Latine et de l'ingérence trop fréquente des USA dans leur politique - Trump n'est-il pas allé jusqu'à menacer d'envahir le Venezuela ?

**Ce recueil de textes se dévore avec passion. Henri Vial a un sacré talent pour transmettre ce qu'il a vu et vécu. Un talent qui passe bien sûr par un beau maniement de la langue, mais pas seulement. Frappe surtout sa capacité à comprendre et à analyser, ce qui relève à la fois de l'intelligence du cœur et de celle de l'esprit - pour autant qu'on puisse les dissocier.**

(Béatrice Gaudy, inédit, décembre 2020)